

Grégoire Godinaud

LA LIGNE *d'Icare*



Grégoire Godinaud

LA LIGNE D'ICARE

Roman

éditions du
gros
Caillou

DU MÊME AUTEUR

La nuit des flammes, City Éditions, 2020

La chanson blanche, Éditions du Gros Caillou, 2023

Il équipa aussi son fils et dit : « Icare, je te conseille de voler sur une ligne médiane, car, si tu vas trop bas, l'eau risquerait d'alourdir tes plumes, et trop haut, le feu du soleil pourrait les brûler. Vole entre les deux. Ne regarde ni le Bouvier, ni Hélios, ni l'épée brandie d'Orion, c'est mon ordre ; suis ta route, en me prenant pour guide ! »

Un pêcheur prenant des poissons à l'aide d'un roseau tremblant, un berger appuyé sur son bâton, un laboureur penché sur sa charrue les virent, restèrent interdits et prirent pour des dieux ces êtres capables de voyager dans l'éther.

C'est alors que l'enfant se sentit grisé par son vol audacieux, et cessa de suivre son guide ; dans son désir d'atteindre le ciel, il dirigea plus haut sa course. La proximité du soleil bientôt ramollit la cire parfumée qui servait à lier les plumes. La cire avait fondu ; Icare secoua ses bras dépouillés et, privé de ses ailes pour ramer, il n'eut plus prise sur l'air, puis sa bouche qui criait le nom de son père fut engloutie dans la mer azurée, qui tira de lui son nom.

Prologue

5 août 2013

Golfe de la Napoule

C'était au moment exact où le jour bascule dans la nuit. Cet instant suspendu dans le temps où l'on n'est ni vraiment dans l'un ni tout à fait dans l'autre. Les premières étoiles brillaient sur l'horizon, défiant la lueur orangée du ciel dans le lointain. La terre ne tarderait pas à plonger définitivement dans le noir. Le soleil avait déjà quitté le ciel. D'un instant à l'autre, son éclat mourant aurait disparu, après avoir distillé une dernière fois ses rayons flottants sur l'horizon, une chape de couleurs pastel s'étirant de toutes parts sur l'espace libre de la mer.

Sur bâbord, les reliefs doux de la côte étaient plongés dans un nuage de brume. Ou de pollution. Seuls quelques monts perçaient çà et là la grisaille qui s'était déposée comme un voile étouffant et traître, plongeant la baie cannoise dans la pénombre et donnant à la côte une ligne irrégulière et bizarre. À quelques milles, Dan et son neveu Jil fendaient seuls les eaux noires d'une Méditerranée qui se déformait lentement à l'approche de l'orage.

— Homme à la mer !

Il avait fallu quelques instants, mais Jil était maintenant complètement éveillé. La voix claire et pleine de son oncle avait transpercé le

bruit du moteur qui les berçait depuis presque une heure. Malgré la distance et l'absence de gilet de sauvetage, ses yeux vifs l'avaient repéré rapidement : quelqu'un flottait là, ballotté par la houle battue par un vent d'est, il en était certain.

Jil s'était assoupi à peine un instant, lui semblait-il, mais lorsqu'il jeta un regard furtif à son oncle derrière lui, il remarqua que la côte était déjà loin. La mer se déformait peu à peu, imperceptiblement mais sûrement. Au poste de pilotage, l'oncle Dan plissa les yeux. L'inquiétude brouilla un instant son visage buriné par le soleil.

— Guide-moi, lui demanda-t-il.

Sa vue n'était plus aussi perçante qu'autrefois, et s'il parvenait encore à distinguer une sterne pierregarin d'une mouette rieuse, il peinait à discerner un corps sombre au milieu des vagues. Les années de réverbération avaient fini par avoir raison de sa rétine.

— Règle ton cap sur trente degrés, lui indiqua l'adolescent.

Jil consulta le compas d'un œil. Son attention restait rivée sur le corps dans la tourmente. Le garçon avait beau être jeune, il savait d'expérience que s'il le lâchait des yeux plus d'une seconde, il ne le retrouverait pas. Surtout dans la lumière déclinante.

— Tu le vois toujours ? s'enquit l'oncle Dan avec une pointe d'anxiété dans la voix.

Jil acquiesça sans détourner le regard. Un frisson d'excitation le parcourut. Pour une fois qu'il se passait quelque chose ! Bien souvent, leurs longues nuits de pêche étaient monotones. À bord, on bavardait peu, l'oncle Dan n'était pas très loquace. Il se contentait de fumer un cigarillo en regardant droit devant lui, surveillant ses filets ou les rares bateaux qu'ils croisaient.

Mais ce soir-là, à mesure que les nuages noirs montant derrière la brume s'épalaient sur la mer, menaçant les couleurs fragiles du couchant, Jil comprit que la nuit allait être plus agitée que prévu.

Le jeune homme se laissa surprendre par une vague et les soubresauts du bateau le firent vaciller. Il se rattrapa in extremis

alors que l'embarcation se plaçait sur le vent de l'ombre qui dérivait.

Dan alluma le feu de poupe et retint sa respiration, concentré. Il regardait droit devant lui, manœuvrant avec justesse pendant que Jil changeait de bord d'un pas prudent. Il alluma la lampe torche qu'il gardait toujours dans une des larges poches de son baggy et balaya la mer sur bâbord. En trébuchant, il avait perdu le corps de vue. À présent, il ne le trouvait plus.

Autour, tout était silencieux. Dan s'était mis au point mort. Le ronronnement sombre et inquiétant du moteur se noyait dans les vagues.

Jil se mordit la lèvre. Son cœur battait à tout rompre. Il s'en voulait d'avoir quitté des yeux leur objectif. Frénétiquement, il balaya les vagues. Rien. Une minute, deux. Toujours rien. Sa respiration s'accéléra. Enfin, le faisceau de sa torche accrocha quelque chose : le corps au milieu des vagues.

Jil soupira ; l'adrénaline redescendit un peu. Il ne s'était pas trompé. Il y avait bien quelqu'un juste là. Leur bateau s'approcha lentement du corps, jusqu'à le heurter.

Une femme. Morte.

LA PETITE-FILLE-SANS-NOM

Chapitre 1

29 août 2016

Bar Le Memphis, Lyon, 7^e arrondissement, 19 h 41

Assis à la terrasse du *Memphis*, il en grilla une, puis deux, pieds croisés sous la table et regard dans le vide. Il attendait des potes dont le retard frisait l'indécence. Angelo lui-même n'était pas du genre ponctuel, mais il appelait en cas d'imprévu. Malgré cela, il ne fit aucun commentaire lorsqu'ils débarquèrent enfin. Angelo s'était résigné. On ne change jamais qui l'on est.

— T'as une clope, frérot ?

Des deux, Hérís était le plus petit. « Hérisson » était son nom de scène, en référence à sa coupe de cheveux. Bon, « nom de scène », c'était un peu exagéré. On entendait plutôt par là le surnom bidon dont il s'était lui-même affublé quand il slamait dans les bars pour gagner trois sous, mais comme c'était long à dire, on l'appelait plutôt H.

Hérís ne s'embarrassait jamais du superflu et allait droit au but. Au lycée, on l'avait souvent blâmé pour ça. Ses copies ne touchaient jamais la moyenne parce que, apparemment, pour cela, il fallait dépasser la deuxième page manuscrite.

Il ne disait pas bonjour, ni même au revoir, parfois juste un signe de la main quand il n'était pas trop *stone*, et les occasions qui laissaient

voir ses dents au milieu d'un sourire se comptaient sur les doigts d'une main.

— T'as même pas fini la tienne, répondit Angelo.

— Je prends de l'avance, marmonna Hérís, la clope entre les dents.

— Les gars, on bouge ? demanda soudain Ous, l'air agacé.

Ousmane Idris, dit Ous, se tenait debout, bras croisés, alors que les deux autres étaient assis. C'était un éternel insatisfait, un peu ronchon, l'air soucieux, plus pressé que la minute de finir son tour.

— Détends-toi, vieux, t'es même pas arrivé que tu veux déjà décaler. Pose-toi, prends un verre, proposa H.

— J'ai même pas la thune pour me payer un grec.

On aurait dit qu'il se sentait épié. Il regardait les voitures qui passaient et les gens qui marchaient comme si quelqu'un allait débarquer avec un flingue et le buter. N'importe qui aurait pu croire qu'on allait rejouer un de ces règlements de comptes des quartiers nord de Marseille sur fond obscur de trafic de drogue, avec comme seul motif un regard de travers.

— Allez, c'est bon, déclara finalement Angelo en lui tendant un billet de cinq.

Ous eut l'air d'hésiter, regarda le billet, le prit et pénétra dans le bar. Quand il eut franchi la porte, H. plaisanta sans sourire :

— On a au moins cinq minutes de répit.

— Vu la descente qu'il a, je dirais plutôt trois.

Heureusement qu'ils n'avaient pas parié, parce que Ousmane donna raison à Hérís et descendit sa bière plus lentement que d'habitude.

— Qu'est-ce que t'as, t'es malade ? railla Angelo.

— J'ai pas soif.

— Alors pourquoi tu bois ?

— C'est pas tous les jours que tu payes ta tournée.

Angelo but la dernière gorgée de son verre, Hérís avala ce qu'il lui restait d'un trait, puis Ous leur fit un signe de tête.

— Bon, on y va ?

H. soupira, se tourna vers Angelo et lui jeta un regard que son ami connaissait bien. Il ajouta un signe de tête pour indiquer les quais du Rhône. Angelo acquiesça. C'était là qu'ils passaient la plupart de leurs soirées d'été.

Les trois garçons parlaient peu, fumaient un joint, parfois deux, au milieu d'yeux qui les dévisageaient d'un air dédaigneux. Ils accompagnaient ça d'une bouteille quand ils venaient d'être payés, et d'une enceinte quand H. ne l'oubliait pas chez lui. Dans le soir tombant, ils regardaient le soleil miroiter sur le fleuve et ses rayons se noyer dans son courant. Angelo s'asseyait toujours plus haut pour avoir une vue d'ensemble, une casquette noire vissée sur la tête, en laissant les couleurs l'inspirer.

— Vous voyez, les gars, ce qu'il y a de bien, c'est que les couleurs sont différentes chaque soir au milieu de la monotonie des pierres d'immeubles et des quais salis. Parfois, c'est un bleu-gris électrique uniforme et lumineux qui fait plisser les yeux ; d'autres fois, les couleurs jouent à cache-cache avec les nuages gris, noirs ou blancs et laissent des traînées multicolores comme des escargots rampant dans le ciel.

Les gars pouffaient de le voir se prendre pour un poète et tiraient sur leur pilon en laissant la nicotine saturer les récepteurs de leur cerveau et la sensation de satisfaction irradier dans tout leur corps. Angelo avait toujours été *spé*, mais la vérité, c'était qu'il testait ses textes. Les réciter à haute voix lui permettait de trouver le rythme.

Il n'avait qu'une envie : se casser d'ici. Pourtant, plus il restait, plus il était fasciné par ce ciel imprévisible qu'il avait toujours connu. La palette de couleurs était infinie, et les rêves d'évasion s'étiraient toujours plus loin.

Il laissa Ous et Hérès pinailler sur des détails futiles en les écoutant à moitié et réfléchit à la meilleure façon de leur annoncer la nouvelle.

Ce soir-là, il devrait quitter ses potes plus tôt que prévu. Il leur dirait qu'il voyait une fille. Ce n'était qu'un demi-mensonge. Il ferait le trajet jusqu'à Vénissieux et déposerait le chèque sur le palier. Chaque mois le même montant, le même paillason. Comme une longue marche de

redevance, un crédit qu'il s'était infligé et qu'il devait rembourser avec ce *chèque anti-culpabilité*. Il haïssait sa mère et son énième beau-père. Il avait renié sa famille depuis longtemps. Ce fric, c'était le seul moyen qu'il avait trouvé pour ne pas se sentir redevable.

Plus de dettes. À personne.

Angelo jeta un œil à son téléphone et s'éclaircit la voix.

— Hé, les gars ?

Il était près de 20 heures, et il ne pouvait plus retarder le moment. Après, il devrait partir. Il mettrait trente minutes pour rejoindre Vénissieux. Elle serait affalée devant sa série de seconde zone à l'heure où il arriverait. Il était sûr de ne pas la croiser.

Les garçons s'interrompirent. Angelo les avait sortis de leur débat sur la meilleure façon de rouler un joint, avec ce ton sérieux qu'il ne contrôlait pas et qu'il sentait s'emparer de sa voix malgré lui.

Héris tendit un doigt accusateur dans sa direction.

— Toi, t'as fait un truc con.

— J'ai balancé un de mes textes à un journal local.

Il l'avait rédigé quelques semaines avant, après un énième soir à traîner sur les quais. Héris avait composé un instrumental, un rythme basique mais entraînant, et Angelo avait posé sa voix dessus. La musique s'était perdue dans les méandres de l'ordinateur, mais pas le texte. Le texte, Angelo l'avait précieusement gardé sur lui pendant des semaines. Et puis un jour, il avait sauté le pas, déchiré la première page de son carnet et déposé le papier dans la boîte aux lettres du *Petit Lyonnais*. La journée avait été merdique, il avait plu toute la matinée. Il avait cru s'être pété un doigt à l'entrepôt et avait subi les invectives d'un collègue qui lui pourrissait la vie. Sur le chemin du retour, il était descendu un arrêt plus tôt. Il avait fait cela sur un coup de tête. Sitôt le fait accompli, il avait senti l'étrille du remords lui pilonner le corps.

Ous explosa de rire, H. se gratta l'arrière du crâne avec une moue qui voulait dire « On pourra jamais l'empêcher de faire des conneries, celui-là » ou « Et allez, encore une... ».

— Bon ben vas-y, raconte ! le pressa Hérés, voyant qu’il ne poursuivait pas.

* * *

Métro Guillotière, Lyon, 22 h 06

Angelo releva la tête sans trop savoir pourquoi et regarda par la vitre pleine de traces de doigts. Il était à deux stations de chez lui, le rap glissait dans ses oreilles. Un de ses écouteurs, cassé, laissait filtrer la conversation insipide d’où côté. Autour de lui, les gens s’ignoraient, s’évitaient. Angelo avait toujours trouvé drôle cette volonté de vivre en société tout en se tenant le plus éloigné possible de ses semblables.

Alors que la rame ralentissait, il remarqua sa présence, son étrange inertie dans les mouvements anarchiques des gens autour d’elle, sa taille ridicule au milieu de cette forêt de géants. C’était une gamine perdue, avec un petit chien en laisse, que personne ne semblait voir. Elle paraissait attendre, docile et calme, sur le quai.

Elle semblait abandonnée, même si, l’espace d’un instant, il voulut se persuader du contraire.

La rame s’immobilisa. Sur le quai, une bagarre éclata, à deux pas de l’enfant. Angelo attendit quelques secondes. Des gens montèrent, d’autres descendirent comme si de rien n’était. Surtout, ne pas s’en mêler. Elle n’avait pas bougé, personne ne semblait l’avoir remarquée. Quelqu’un la bouscula. Les portes sonnèrent en clignotant comme elles le faisaient chaque fois avant de se refermer. Tout ce temps, il avait cessé de respirer. Les montants grincèrent et l’adrénaline se déversa dans ses veines. Il eut peur de la voir tomber sur les rails quand le métro serait parti. Quand plus personne ne s’intéresserait à son sort.

Alors il sortit de la rame juste avant que les portes ne se referment. Ce soir-là, il commit une erreur.

Celle de ne pas poursuivre son chemin.

Chapitre 2

29 août 2016

10 000 pieds au-dessus de Naples

Un éclair fendit le ciel, découpant les ombres des nuages dans la nuit, et une onde électrique se propagea le long du fuselage. L'appareil trembla, et Alizée sursauta en griffant les accoudoirs.

Inquiète, elle se remémora les dernières images de la journée comme on se repasse le film de sa vie avant de mourir.

Son corps ruisselant sur le court du parc Montfleury de Cannes alors que l'après-midi déclinait lentement. La terre battue collant à ses chaussures et les crampes qu'elle sentait à présent grimper insidieusement dans ses mollets. Elle revit la balle flotter un instant dans l'air, éclipser le soleil qui descendait lentement vers le sol, délavant l'azur, abandonnant sur sa trace un nuancier de rouge, jusqu'à se fondre dans la terre battue du terrain.

Sur le court, Léa et elle avaient bataillé plus de deux heures, jusqu'à ce que son amie, d'un revers habile et puissant, délivre un coup de maître assommant. Définitif.

— 7 – 6, 6 – 4 ! avait-elle clamé, ivre de sa victoire.

D'épuisement ou de rage, Alizée avait éclaté sa raquette sur le court avant de traîner des pieds jusqu'au filet pour saluer son adversaire. Léa avait affiché un sourire satisfait.

— Troisième victoire d'affilée ! avait-elle fanfaronné en lui serrant la main.

Mais Alizée était ailleurs, sortie du match bien avant la fin.

Elle s'était assise sur le banc et avait dénoué ses chaussures avec lenteur. Une barre lui minait le crâne, et les ampoules provoquées par le frottement de ses chaussures neuves la faisaient souffrir. Elle avait pourtant lutté, rendu coup pour coup, mais elle avait bien dû l'admettre : Léa était toujours plus forte qu'elle sur le court.

Pourtant, si elle avait le cœur serré ce soir-là, ce n'était pas d'avoir perdu la partie.

Trois heures plus tard, à plus de 10 000 pieds au-dessus de la Méditerranée, la sensation de stress qu'elle avait ressentie à Cannes demeurait. Alizée ferma les yeux pour lutter contre la nausée.

Dans l'avion, toujours perdue dans ses pensées, elle revit l'avenue du Maréchal-Juin bondée, la route de Cannes à hauteur de la Pointe Fourcade d'où la vue était si belle. Et puis l'A8, sur laquelle son chauffeur avait roulé trop vite. Peu importait, ce n'était pas elle qui perdrait des points.

Assez rapidement, elle s'était retrouvée assise dans l'avion paré au décollage.

Sa respiration s'était accélérée quand les turbines avaient rugi.

Elle avait pensé toute la journée à cette décision et avait essayé de se convaincre que c'était ça qui l'avait fait perdre au tennis, mais elle n'avait jamais aussi bien joué. Il y avait autre chose, sous le vernis de l'été, qui menaçait de fendre son cœur.

Cette décision qu'elle avait prise après des mois passés à se ronger les sangs.

L'appareil avait accéléré, et Alizée avait pris une grande inspiration. Lorsque les roues avaient quitté le goudron de la piste illuminée, elle avait eu la désagréable impression de rompre toutes ses attaches. Le sol s'était éloigné à une vitesse vertigineuse, les maisons avaient rapetissé, et la grandeur de la Méditerranée s'était enfin imposée depuis le ciel.

Alizée rouvrit les yeux. La nausée ne s'estompait pas. Elle avait chaud, la gorge sèche, et les picotements du vertige titillaient son crâne.

Le soir était tombé comme un toit qui s'écroule. La journée avait été chaude et belle, et voilà que la nuit était suffocante. Il faisait lourd à l'extérieur, et l'atmosphère électrique avait gagné l'habitable. Son cœur était serré, comme emprisonné dans un carcan. Il avait du mal à battre.

Alizée allait enfin le retrouver et lui dire la vérité.

Elle se redressa dans son fauteuil et regarda par le hublot auquel s'accrochaient quelques gouttes de condensation.

La baie de Naples était constellée de taches orangées, presque autant de points lumineux que d'habitants. Une fourmilière géante, toujours en activité. Tout cela l'oppressait. Elle repensa à son père. Sergio Nimaschiari était très loin de ces considérations. L'astrophysique l'avait sorti du monde. Toute sa vie, il avait littéralement vécu la tête dans les étoiles. Il était déconnecté de la réalité étouffante qui se jouait ici-bas, dans un monde qui vit comme un cœur qui bat trop vite.

C'était un de leurs points de divergence. Elle était ancrée dans le sol, enfermée dans un quotidien étouffant au milieu d'une ville en perpétuelle expansion ; lui s'était envolé dans les étoiles.

Depuis quelques années, il avait fui les médias et la communauté scientifique qui l'encensait. C'était un homme d'un autre temps, nostalgique de ses jeunes années, cherchant le plus souvent le silence et le repos comme seuls le ciel et la mer savent en procurer. Quand il ne sillonnait pas la côte italienne, il était enfermé dans son bureau, le nez dans ses bouquins ou l'œil vissé à son télescope. Sergio ne se souciait de rien d'autre que de sa famille et de leur petite vie tranquille. Il n'allumait jamais la télévision et n'ouvrait un journal qu'une fois l'an. Il vivait reclus dans son monde, sans se laisser atteindre par ce qu'il estimait futile.

Certains le voyaient comme un égoïste, mais comme bon nombre de surdoués, il était tout simplement ailleurs. Il était utopique de croire que l'on pourrait l'en déloger.

Une femme avait essayé. Cela l'avait perdue.

Les lumières scintillaient, disparaissaient çà et là sous un nuage, avant de réapparaître docilement à l'endroit où on les avait laissées. Alizée n'était nullement impressionnée par ce ballet aérien. Toutes ces lanternes qui se voulaient repères n'avaient rien de la splendeur insaisissable des étoiles qui, chaque soir, se mouvaient dans le ciel et formaient des dessins. Les constellations. Enfant, elle les connaissait presque toutes. Sans doute l'avait-il un peu contaminée, mais force était de constater que le virus du rêve était sur le point d'être vaincu par l'implacable routine du quotidien.

Alizée songea que c'était peut-être ça qu'elle était venue chercher. Un pardon et une dose de *shoot* aux étoiles comme seul son père savait lui en procurer.

L'aéroport était étrangement surchargé malgré l'heure tardive. Au-dessus d'elle, recouvrant les lignes courbes de béton et de verre chauffés à blanc par la canicule de l'après-midi, une chaleur moite épaisse et collante s'était agrippée à la ville. Des nuages montaient, gras et oppressants, mais l'orage ne semblait pas vouloir crever le ciel. D'ici, on ne voyait plus une étoile.

Essoufflée par sa course à travers l'aéroport, Alizée était au bord du malaise. Vite un taxi, un bol d'air humide et suffocant à l'extérieur du terminal – c'était toujours mieux que l'odeur moite de transpiration des touristes –, une porte qui claque.

— Non, c'est bon, répondit-elle en italien au chauffeur, retrouvant instinctivement la langue de son enfance. Pas dans le coffre, je la prends avec moi.

Alizée hissa sa valise à côté d'elle. Elle n'avait pas le temps. Elle ne le prenait plus.

La climatisation grésillait avec un sifflement nasillard en distillant un air âcre.

La voiture pétarada. Les essieux, la direction, les plaquettes de frein, tout avait souffert dans cette guimbarde. Le chauffeur décrocha quelques mots pour la forme, mais bâilla plus qu'il ne parla. Ça lui allait, tant qu'il ne s'endormait pas sur la route.

L'entrée de Naples se faisait par une autoroute qui ne laissait pas de place au rêve. Bordée de panneaux de tôle bleue recouverts par des colonnes de lierre, la plupart tagués, elle ne laissait entrevoir que des amas de HLM ou de maisons de briques sur lesquels travaillaient les ouvriers quand le soleil de plomb était tombé.

De l'autre côté, la vue était plus dégagée. Le stade de foot paraissait minuscule, situé au pied d'un Vésuve inquiétant. Comme si David défiait Goliath. Au-delà, rien que des barres d'immeubles défraîchis surmontés de dizaines d'échangeurs et de ponts. Les panneaux publicitaires et les fils électriques surchargeaient un peu plus le tout. La zone industrielle n'était que tuyaux, tôle, conteneurs et formes anguleuses. Quelques taches de verdure se frayaient difficilement un chemin dans cette masse organisée de béton armé. Les lauriers-roses étaient, à n'en pas douter, ceux qui y parvenaient le mieux.

La ville était construite dans une cuvette où s'agglutinaient les maisons, comme si la lave des volcans les avait fait dégringoler au bord de la mer. Quelques habitations téméraires ou bien accrochées constellaient encore les flancs de la montagne. Ici et là, une croix blanche ou une tour antique émergeait des feuillages, rappelant la ville à ses origines.

La maison de M. Nimaschiari était de celles-là. Probablement la seule à pouvoir se targuer d'être encore sauvage. À la fois proche du centre et assez loin de sa fièvre pour ne pas en ressentir tous les effets néfastes. Il fallait compter quinze à vingt minutes depuis le centre pour rallier la petite maison en pierre d'époque – plutôt vingt, depuis quelque temps. La route souffrait de crevasses et de

nids-de-poule si bien positionnés qu'il sembla à Alizée qu'ils avaient été placés là pour faire sursauter la voiture. Elle pesta contre ses impôts qui servaient plus à remplir les poches des politiques – même si elle n'habitait pas Naples – qu'à entretenir les routes, chose qui, à ses yeux, était plus importante qu'un énième centre commercial de banlieue attirant les promoteurs. Elle rongea son frein depuis dix bonnes minutes, et son calvaire allait durer encore un bout de temps étant donné qu'un car de touristes s'était mis en travers de la voie. Elle résista à l'envie de l'insulter et, à la place, envoya un message à son amie Léa.

Bien arrivée à Naples ! J'ai pris le premier avion,
j'avais besoin de vacances...
Paraît que la canicule n'a pas de frontières... et c'est vrai !
Je sais pas trop quand je rentre
et je n'aurai probablement pas de réseau,
je t'appelle quand j'ai cinq min.
Bises, ma poulette, embrasse Sam pour moi.

- Vous voulez quelque chose à boire ? lui demanda le chauffeur.
- Non, merci, ça ira, répondit-elle un peu trop sèchement.

Alizée avait chaud, et c'était peu dire. Elle se sentait fiévreuse. Elle détourna les yeux et regarda la nuit par la fenêtre. L'asphalte cabossé qui grimpait dans les collines renvoyait la chaleur emmagasinée durant la journée. Elle essuya nerveusement une goutte de sueur qui glissait sur sa tempe. Tout compte fait, ce retard n'était pas une si mauvaise chose. Avec un peu de chance, son père dormirait, et elle repousserait leur confrontation au matin.

Elle avait imaginé mille scénarios. Où le trouverait-elle ? Dans son rocking-chair matelassé ? Penché sur les filets qui ornaient sa chambre ? À moins qu'il n'ait un œil dans le télescope...

La vue se dégagait un peu du côté de Torre Del Greco, où les pins parasols se firent plus nombreux. Après quelques minutes, le taxi s'engagea sur un chemin de terre bordé d'oliviers, suivant les indications de sa passagère. La voie ne figurait sur aucune carte, aucun GPS. Ce n'était pas même un lieu-dit. Son père n'avait pas d'adresse. Pour le registre des cadastres, Sergio Nimaschiari n'existait pas.

« Pas étonnant que tu sois toujours dans ton monde », remarqua-t-elle en balayant l'espace du regard. Son monde, c'était ici, sa bulle, son havre de paix.

Il y avait des années qu'Alizée n'était pas venue. Trois ans avaient passé, et rien n'avait vraiment changé. Le même silence, la même quiétude enveloppait l'endroit. Comme dans son souvenir. À part une cigale chantante et solitaire encouragée par la chaleur, il n'y avait pas un bruit.

La jeune femme régla la course et s'extirpa du taxi avec difficulté. Elle s'avança vers la maison en traînant sa valise à s'en tordre l'épaule, sans même demander par politesse au chauffeur s'il arriverait à retrouver son chemin. Du regard, elle détailla les lieux. Là non plus, rien n'avait changé.

Devant l'entrée, Alizée leva le bras pour frapper alors qu'elle ne l'avait jamais fait. Elle avait l'impression bizarre d'être une étrangère, une voyageuse de passage quémendant l'hospitalité pour la nuit. Elle chassa cette idée et entra dans la maison. La porte n'était pas verrouillée ; son père ne fermait jamais. Il n'y avait rien à voler.

L'intérieur était de plain-pied. Certains murs étaient en pierre, d'autres, bardés d'un bois clair de pin. Le temps avait patiné les lames, certaines étaient piquées. Le carrelage en pierre rugueuse était tellement usé qu'on aurait dit de la pierre ponce sous les pieds. Elle laissa sa valise dans le couloir de l'entrée. Sur sa droite le salon, et au fond la cuisine. Elle jeta un œil à cette dernière et la trouva vide, comme elle s'y attendait. Dans le salon, le bleu et la couleur sable s'accordaient. Dans cette ambiance maritime, le seul élément qui trahissait l'amour

de son père pour le ciel, c'était ce télescope posé face à la fenêtre. L'alcôve donnait sur la baie de Naples en contrebas et sur le ciel marin dénué de toute pollution lumineuse. La vue était magnifique. Si les promoteurs avaient eu vent d'un coin pareil, ils se seraient damnés pour le racheter. Et comme partout, ils en auraient fait un lieu de villégiature sans âme coulé dans une chape de béton. Une résidence pour touristes avec un *Spar* où bobonne irait acheter sa bouteille en chaussons à fourrure avec son chihuahua au bout du bras.

Sur une étagère s'étaient toutes sortes d'objets marins qui n'avaient rien à faire dans une maison. Un compas, un bout enroulé en parfaite spirale, une manivelle de winch¹... À la limite, une boussole aurait eu quelque légitimité, mais son père avait perdu le nord depuis longtemps.

La télé à tube cathodique croupissait dans la poussière, et le ciré sans vie qui pendait à un crochet dans l'entrée était raide d'avoir été si peu utilisé.


L'espace modeste n'était complété que par un fauteuil d'angle matelassé et confortable.

Mais son père n'y était pas.

À sa place, il n'y avait qu'un papier sur lequel était écrit :

Ne me cherche pas.

¹Petit treuil à main permettant de démultiplier la traction exercée par l'équipage d'un voilier sur les cordages. (Toutes les notes sont de l'auteur.)



Août 2016. Alizée quitte Cannes, décidée à révéler le terrible secret qui la ronge à son père, un astrophysicien renommé qu'elle n'a pas vu depuis des années. Mais lorsqu'elle arrive dans le port de son enfance à Naples, celui-ci a disparu, ne lui laissant qu'un message au travers de mystérieuses constellations.

Au même moment, en France, Angelo trouve une petite fille abandonnée sur un quai de métro. En recherchant ses parents, il découvre un cadavre. Pour échapper à la police qui le croit coupable, il est contraint de quitter sa ville. Sa fuite le mènera dans un petit port italien, loin de tout ce qu'il connaît.

Alizée et Angelo n'auraient jamais dû se rencontrer, pourtant ils vont se retrouver au cœur d'une enquête criminelle qui va les mener sur la piste d'Icare, une lointaine comète.



La Ligne d'Icare, un thriller énigmatique dans lequel se croisent les étoiles et la folie des hommes.

Avec ce troisième roman, Grégoire Godinaud nous entraîne dans un tourbillon de secrets et de rebondissements, et distille un suspense implacable tout au long du récit.

21€ TTC

www.editionsdugroscaillou.fr

ISBN : 978-2-494202-11-5